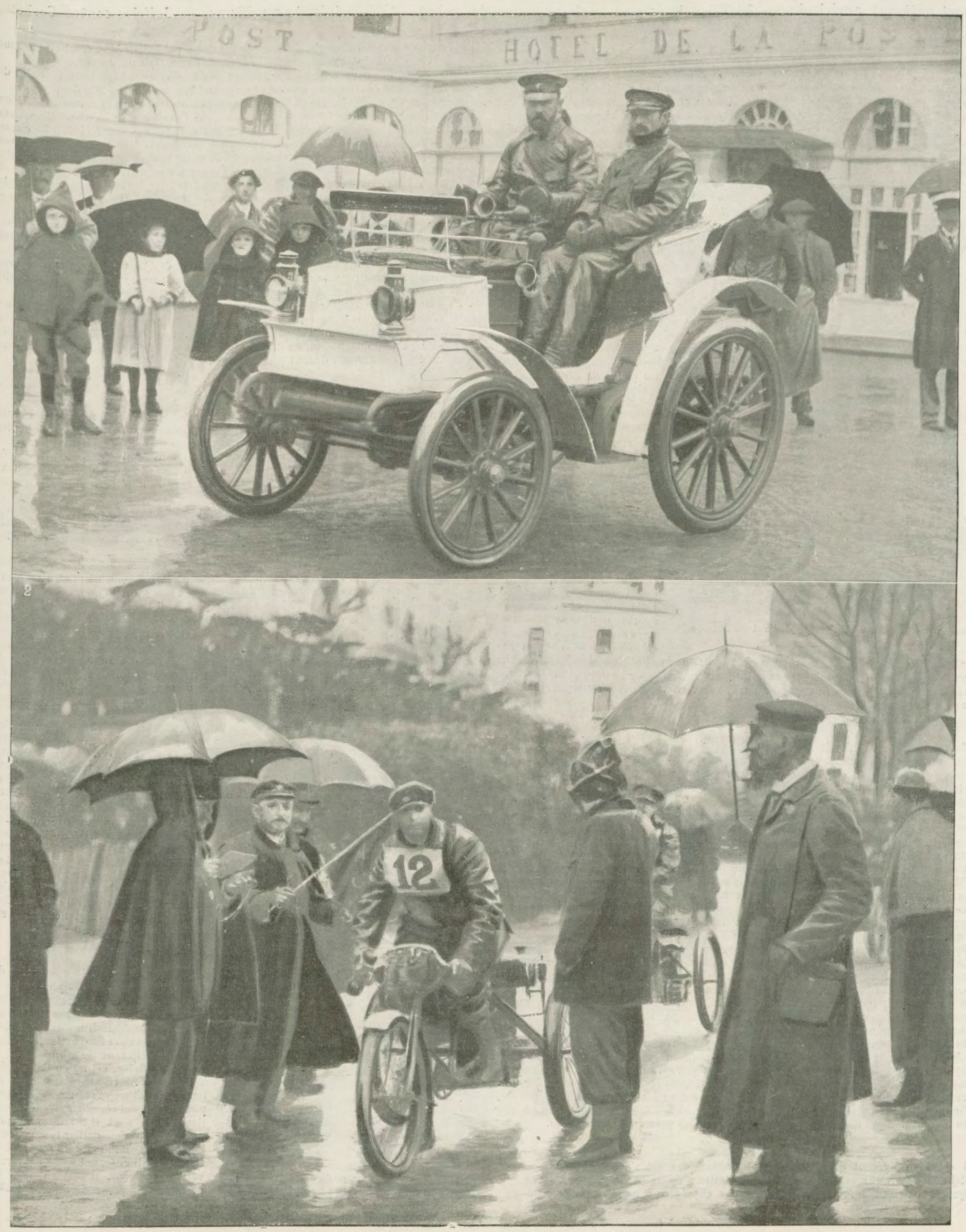
LA VIE AU GRAND AIR

ABONNEMENTS
PARIS..... Un an 14 fr. Six mois 7 fr. 50
PROVINCE.. — 15 fr. — 8 fr.
ÉTRANGER. — 20 fr. — 10 fr.

4 Mars 1900. — N° 77.

Rédaction et Administration : 370, rue Saint-Honoré, PARIS

ABONNEMENTS
PARIS..... Un an 14 fr. Six mois. 7 fr. 50
PROVINCE. — 5 fr. — 8 fr.
ÉTRANGER. — 20 fr. — 10 fr.



(Clichés Trézerel.)

LE MEETING DE PAU : LA COURSE DES TOURISTES (22 Février).

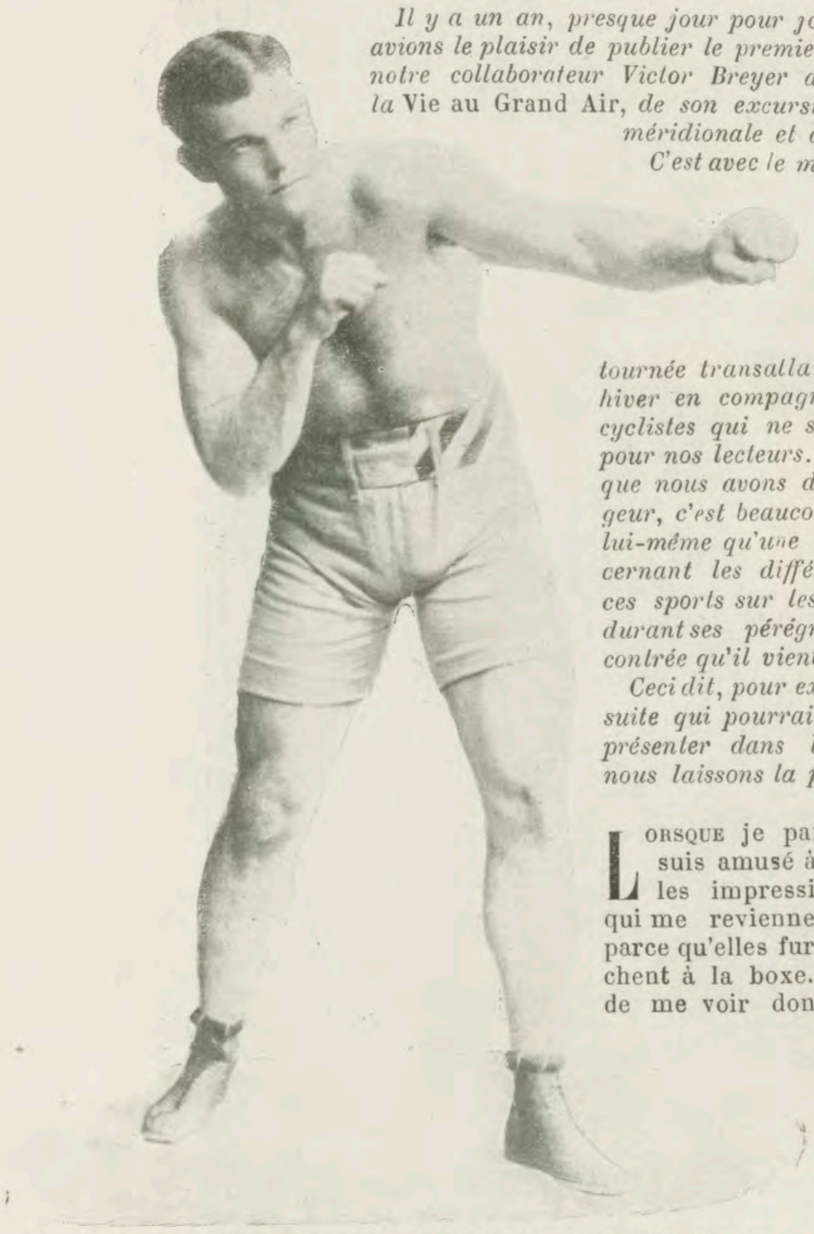
1. M. Thorn, président de l'Antomobile-Club-Béarnais. — 2. M. Couget, secrétaire de l'Automobile-Club-Béarnais, donnant le départ aux Motocyclistes.

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

UNE TOURNEE SPORTIVE EN AMERIQUE

I. — La Boxe

Sport national américain. — 30 000 dollars pour quelques coups de poing. — Célébrités du pugilisme. — Jeffries contre Corbett.



James J. Jeffries. Détenteur actuel du Championnat du Monde.

Il y a un an, presque jour pour jour, à cette même place, nous avions le plaisir de publier le premier « feuilleton » du récit que notre collaborateur Victor Breyer avait écrit spécialement pour la Vie au Grand Air, *de son excursion circulaire dans l'Europe méridionale et dans le Nord de l'Afrique.*

C'est avec le même plaisir que nous donnons aujourd'hui ci-après le premier d'une intéressante série d'articles accompagnés de photographies — le tout absolument inédit — concernant les trois mois de tournée transatlantique effectués par lui cet hiver en compagnie de plusieurs champions cyclistes qui ne sont certes pas des inconnus pour nos lecteurs. On pourra remarquer que ce que nous avons demandé au sportsman voyageur, c'est beaucoup moins un récit du voyage lui-même qu'une série d'études détachées concernant les différents sports, ou les à-côtés de ces sports sur lesquels il a pu se documenter durant ses pérégrinations dans l'intéressante contrée qu'il vient de parcourir.

Ceci dit, pour expliquer l'apparent manque de suite qui pourrait, au cours de ces récits, se présenter dans les faits ou dans les dates, nous laissons la parole à notre collaborateur.

Lorsque je parcours le carnet où je me suis amusé à jeter mes notes de voyage, les impressions de l'Amérique sportive qui me reviennent d'abord à la mémoire, parce qu'elles furent les plus vivaces, se rattachent à la boxe. On ne s'étonnera donc pas de me voir donner au « noble art de self defence » comme on dit en anglais, la première place ici.

On m'avait dit, et je le savais aussi pour l'avoir lu avant d'être allé aux États-Unis, que les véritables sports nationaux de ce pays si éminemment sportif étaient le *golf* et le *baseball*, tous deux presque inconnus chez nous, mais dont j'aurai probablement l'occasion de reparler. Ce doit être exact, mais nous ne nous en sommes pas aperçu, sans doute parce que notre voyage a eu lieu durant la saison où ces jeux sont à peu près délaissés.

Mais le sport qui n'était pas délaissé, c'était à coup sûr la boxe. Ah! mes amis, quelle mode, quelle véritable manie, surtout à New-York! On n'y entend parler, au moins dans ce qu'on est convenu d'appeler les milieux sportifs, que des exploits des boxeurs. Un Jeffries ou un Corbett y est plus connu, plus adulé, plus applaudi que le plus génial acteur ou le plus littéraire écrivain. Les journaux s'emparent de sa personne et le servent chaque jour au public sous une forme nouvelle et je lui défie bien d'entrer dans un établissement public sans avoir de suite à sa remorque une cohorte de badauds, sinon d'admirateurs.

On m'a dit qu'il n'en avait pas toujours été ainsi et que cette popularité — j'allais dire cette passion — ne provenait que d'un emballement peut-être passager. Qu'il en soit ainsi ou non, elle existe et j'en chercherais volontiers l'explication principale dans les sommes énormes que mettent en jeu les grands matches de boxe où se rencontrent les champions du pugilisme. Il est vrai qu'il y a là de quoi frapper l'imagination publique et éblouir les masses surtout dans un pays où l'argent tient une place si importante.

Voulez-vous quelques chiffres pour appuyer cette opinion? Les voici:

Le match disputé en novembre dernier à New-York entre Jeffries et Sharkey a rapporté aux deux rivaux la coquette somme de 35,000 dollars (175,000 francs) à partager dans la proportion de deux tiers au vainqueur et un tiers au vaincu. Ceci comprenait, outre le prix lui-même, différentes sommes accessoires mais importantes, telles que le droit payé par une compagnie pour la reproduction cinématographique du combat.

De sérieuses négociations ouvertes récemment en vue de faire disputer cette année à Paris le match entre Corbett et Jeffries (dont j'aurai à reparler plus loin) ont échoué, les matcheurs ne voulant pas faire le déplacement à moins d'une garantie minimum de 30,000 dollars, soit 150,000 francs. Je puis certifier l'exactitude de ces chiffres, car j'ai pris une part active à ces négociations.

Comme dernier exemple, j'ajouterai que ledit match a été finalement adjugé à un club athlétique américain qui a fait l'offre d'un prix de 33,000 dollars.

Il est bien évident que ces chiffres fantastiques ne s'appliquent qu'aux matches mettant aux prises les grandes « étoiles » de la profession et que les exigences baissent lorsqu'on a affaire à des champions moins connus ou à des hommes d'une catégorie autre que celle des « poids lourds ». C'est en effet sur ces derniers principalement que se concentre l'attention universelle.

Cela m'amène à vous dire qu'il existe en réalité quatre catégories différentes de boxeurs, et, par conséquent, quatre champions, classés d'après le poids.

En commençant par le bas de l'échelle, nous trouvons d'abord la classe des *feather-weights* (poids de plume) qui, comme son nom l'indique, se compose d'hommes très légers puisque le maximum est de 120 livres anglaises, soit 55 kilos. Le champion actuel de cette catégorie en Amérique est Terry Mac Govern, un boxeur excessivement adroit qui a successivement éliminé tous ceux qu'on lui a opposés.

Viennent ensuite les *light-weights* (poids légers) comprenant les boxeurs de 55 à 68 kilos. Leur champion est Frank Erne, mais le titre lui est durement contesté puisque son dernier match est un « match nul » avec Jack O'Brien, qui lui a merveilleusement résisté.

Les *middle-weights*, ou poids moyens, sont les hommes variant entre 68 et 90 kilos, et celui qui les représente le mieux est Mac Coy que Joe Choynski a pourtant menacé très sérieusement en dernier lieu.

Nous arrivons ainsi aux *heavy-weights* (poids lourds) dans lesquels figurent tous les hommes, pesant plus de 90 kilos. Leur champion actuel, tout le monde le sait, c'est James Jeffries dont le dernier combat est une victoire sur Tom Sharkey.

J'ajoute de suite qu'il est toujours permis a un boxeur de matcher contre un rival d'une catégorie plus lourde que la sienne puisqu'en principe il se trouve désavantagé. C'est ce qu'ont fait souvent Mac Coy, et surtout Fitzsimmons qui n'est en réalité qu'un poids moyen, en luttant contre les poids lourds, dont Fitzsimmons a même été le champion durant plus d'un an.

Comme cela m'entraînerait beaucoup trop loin, je laisserai ici de côté les classes autres que celles des poids lourds, mais j'ai cru bon de reproduire néanmoins les traits de Fitzsimmons et de Mac Coy, pour la raison que je viens d'exposer.

C'est d'ailleurs, je le répète, uniquement sur les gros poids que s'est concentrée l'attention des sportsmen français, depuis qu'ils en accordent quelque peu à la boxe eu Amérique, et les champions des autres classes sont à peu près totalement inconnus chez nous.

Voulez-vous sur les principaux poids lourds actuellement en vedette, non pas de sèches notes biographiques qui ne vous intéresseraient pas beaucoup, mais des détails un peu plus caractéristiques concernant l'existence de ces célébrités du pugilisme?

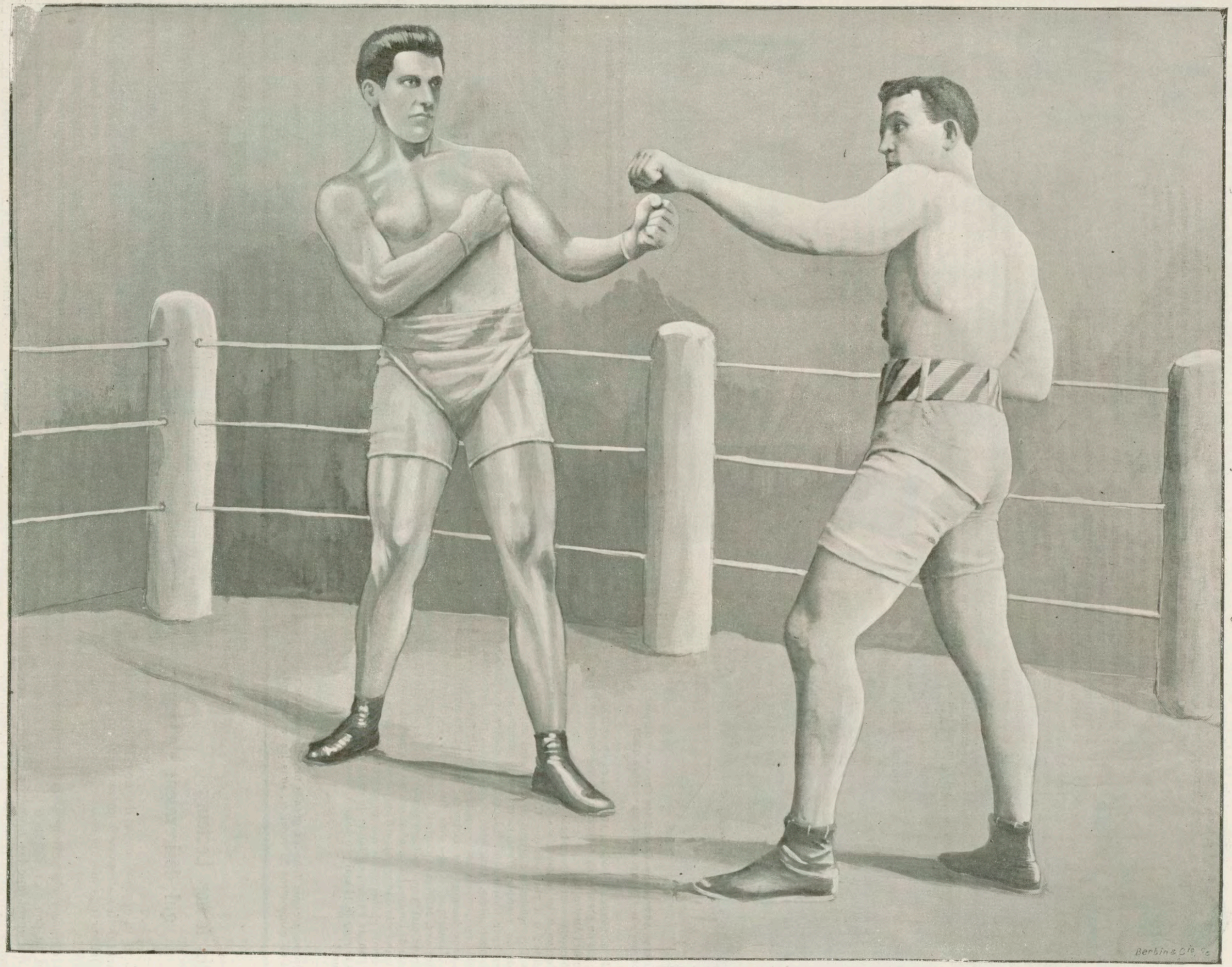
James J. Corbett, adversaire de Jeffries dans le prochain match pour le Championnat.

A tout seigneur tout honneur. Je commence donc par James J. Jeffries qui détient ce qu'on est convenu d'appeler en boxe le « Championnat du Monde » depuis près d'un an, exactement depuis le 17 juin 1899. Ce jour-là, il triomphait de Fitzsimmons le champion précédent, avec une certaine facilité puisque huit reprises lui suffirent pour l'éliminer. Depuis Jeffries a défendu victorieusement son titre dans un match retentissant, contre Sharkey dont je parlerai plus loin, et il se prépare en ce moment à une nouvelle bataille qui, dans quelques semaines, le mettra aux prises avec Corbett.

De haute taille, avec des muscles et des membres très puissants, Jeffries n'est pas un boxeur scientifique, mais c'est un terrible frappeur, et ses qualités principales sont la force et l'endurance. C'est le vrai type du boxeur combattant (*fighter*) beaucoup plus à l'aise le torse nu et les gants de boxe à la main que le frac sur le dos et la fleur à la boutonnière, tel qu'il s'exhibe parfois dans les établissements new-yorkais. Son front quelque peu déprimé et son menton proéminent et carré, indices d'entêtement et de violence mais aussi d'intelligence peu développée, donnent bien une idée fidèle de l'homme, d'ailleurs serviable et parfois même aimable. Jeffries, qui a vingt-neuf ans, est originaire de la Californie.

James J. Corbett, qui sera le prochain adversaire du champion actuel, est sans doute un des plus universellement connus de la pléiade des boxeurs américains. Il est sans conteste le représentant attitré de la méthode scientifique en opposition avec la méthode violente des Jeffries et des Sharkey: à ce point de vue-là, c'est le premier boxeur du monde.

Corbett, qui, comme Jeffries, est né en Californie, a aujourd'hui trente-quatre ans. Sa bonne éducation et ses manières raffinées lui ont valu le surnom de « Gentleman Jim » et il est de fait qu'à voir ce superbe gaillard au front large, à la mine intelligente et à l'allure distinguée, nul ne se douterait voir un boxeur. Il fut en 1895 le premier vainqueur du fameux Sulli-



JEFFRIES CONTRE CORBETT,

Tels qu'ils apparaîtront dans le *ring*, le 14 mai prochain, dans leur match pour le Championnat du Monde.

Tom Sharkey. Adversaire de Jeffries dans son dernier match pour le Championnat (novembre 1899).

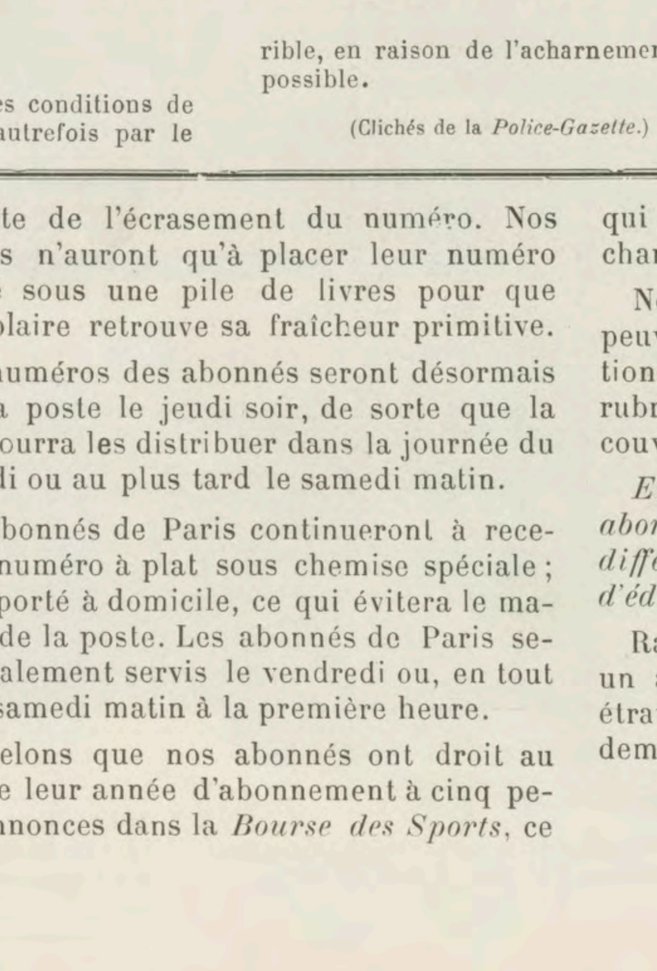
van, aujourd'hui retiré du ring et détint alors le Championnat du Monde jusqu'au jour où Fitzsimmons le lui enleva.

Tom Sharkey, qu'on a surnommé le Marin à cause de son ancienne profession, a 31 ans et naquit à New-York. C'est un autre des candidats les plus en vue au Championnat. C'est aussi le dernier adversaire qui a été opposé à Jeffries et chacun se souvient encore de leur match retentissant de novembre dernier. Le combat fut dur et très égal ; il se prolongea jusqu'à la fin des 25 reprises fixées comme limite sans qu'aucun des deux adversaires pût prendre un avantage décisif. L'arbitre accorda ensuite la victoire à Jeffries, mais ce verdict ne fut pas unanimement approuvé et beaucoup persistent à considérer Sharkey, sinon comme meilleur, du moins comme égal au champion actuel. Ajoutons que sa méthode est la même peut-être plus violente encore, ce qui est d'autant plus remarquable qu'il est grandement désavantagé contre Jeffries comme taille et surtout comme poids.

Robert Fitzsimmons, tout comme Sharkey, a pu, en dépit d'un gros handicap de poids, devenir un des cracks parmi les hommes lourds, et même leur champion plus d'un an. De haute taille et très musclé, il n'a cependant pas l'apparence d'un boxeur car il est maigre et d'allure peu athlétique. C'en est un pourtant, et un rude, ainsi que Corbett s'en aperçut lorsqu'il perdit devant lui en 17 reprises le Championnat du Monde en mars 1897. Depuis « Bob », ainsi qu'on l'appelle familièrement, a trouvé. lui aussi, son maître en Jeffries, mais il ne désespère pas de prendre sa revanche ; il a trente-cinq ans et est originaire de l'Australie.

Clôturons enfin cette galerie de pugilistes fameux avec Charles Mac Coy qu'on a surnommé le « Kid » (gosse) en raison de son allure juvénile ; il a vingt-six ans. C'est le champion des poids moyens, mais il a combattu souvent et non sans succès contre des poids lourds de marque. Tout récemment encore, après la défaite de Driscoll par Charlemont, il lançait au maître français un défi pour un combat mixte, semblable à celui de la rue Pergolèse.

Telles sont, rapidement exquissées, les silhouettes des cinq boxeurs dont nous donnons des portraits ; ce sont les pugilistes les plus en vue d'Amérique, c'est-à-dire du monde. J'ajouterai que deux d'entre eux, Jeffries et Corbett, vont se rencontrer bientôt dans un grand match qui va faire sensation, de ce côté de l'Atlantique comme de l'autre. Et ce n'est pas un document banal que la *Vie au Grand Air* donne aujourd'hui à ses lecteurs en publiant la saisissante photographie qui représente les deux champions, en face l'un de l'autre, en tenue de combat, tels qu'ils apparaîtront dans le *ring* le 14 mai prochain à New-York devant 20,000 spectateurs !



Charles Mac Coy. Champion des Poids Moyens.

♣

Comme presque tous les grands matchs disputés récemment, les conditions de celui-ci comportent 25 reprises, sous les règlements élaborés autrefois par le marquis de Queensberry et qui sont aujourd'hui adoptés partout où la boxe anglaise est en honneur.

C'est ainsi que les reprises sont de trois minutes avec une minute de repos entre chaque reprise. Au commencement du *round* un timbre résonne, donnant le signal des hostilités ; à la fin des trois minutes le timbre sonne de nouveau et les boxeurs, abandonnant la lutte instantanément, doivent retourner de suite à leur « coin » ou assis sur une chaise, ils reçoivent les soins empressés de leurs aides.

Les corps-à-corps sont interdits ou du moins doivent prendre fin dès le commandement de l'arbitre qui est seul dans le ring avec les deux adversaires pendant les reprises et a la direction absolue du combat.

C'est aussi l'arbitre (*referee*) qui compte à haute voix les dix secondes que les règlements accordent pour se relever à tout adversaire qu'un coup a terrassé. Si, à l'expiration du fatal délai, le tombé n'est pas de nouveau debout, son rival est déclaré vainqueur. Il va de soi que tous les efforts des boxeurs tendent à éliminer ainsi l'adversaire et que chacun d'eux manœuvre durant tout le match pour placer un coup qui amène le résultat désiré.

Robert Fitzsimmons. Ex-Champion du Monde (1898-1899), battu depuis par Jeffries.

♣

En effet si après la dernière reprise, aucun des deux hommes n'a été éliminé, c'est l'arbitre qui doit prononcer le verdict en se basant sur l'ensemble du match ce qui, on le conçoit, est souvent difficile et délicat. C'est ainsi que lors du match Jeffries-Sharkey, le verdict qui accordait la victoire à Jeffries fut fort critiqué dans certains milieux, le match ayant paru des plus égaux dans son ensemble.

Autrefois, cet inconvénient n'existait pas car les matchs étaient d'une durée illimitée c'est-à-dire qu'ils ne prenaient fin que par une élimination (*knock-out*). On cite par exemple un match disputé à San-Francisco, en 1894, entre Corbett et le nègre Peter Jackson, lequel match se prolongea durant 109 reprises ! On fut bien alors forcé d'annuler le combat qui semblait ne pas devoir finir, les deux hommes apportant une endurance égale l'un : Corbett à frapper, l'autre Jackson à recevoir les coups?

♣

La loi américaine interdit maintement ces matchs illimités en sorte qu'ils sont tombés en désuétude. Ce qui n'empêche pas ceux d'aujourd'hui d'être parfois d'une violence terrible, en raison de l'acharnement mis par les hommes à s'éliminer le plus tôt possible.

VICTOR BREYER.

(Clichés de la *Police-Gazette*.)

Avis à nos Lecteurs qui désireraient s'abonner

Nous informons ceux de nos lecteurs qui désireraient s'abonner à notre revue que nous apportons tous nos soins au service des abonnements.

Quelques réclamations s'étant produites au sujet du peu de résistance du rouleau de carton qui enveloppe les numéros expédiés aux abonnés des départements et de l'étranger, nous avons augmenté la force du carton et diminué le diamètre du tube. Cette modification évitera les plis qui se produisaient dans le papier par suite de l'écrasement du numéro. Nos abonnés n'auront qu'à placer leur numéro déroulé sous une pile de livres pour que l'exemplaire retrouve sa fraîcheur primitive.

Les numéros des abonnés seront désormais mis à la poste le jeudi soir, de sorte que la poste pourra les distribuer dans la journée du vendredi ou au plus tard le samedi matin.

Les abonnés de Paris continueront à recevoir le numéro à plat sous chemise spéciale ; il sera porté à domicile, ce qui évitera le maculage de la poste. Les abonnés de Paris seront également servis le vendredi ou, en tout cas, le samedi matin à la première heure.

Rappelons que nos abonnés ont droit au cours de leur année d'abonnement à cinq petites annonces dans la *Bourse des Sports*, ce qui est le plus sûr moyen de vendre ou d'échanger ses objets de sport.

Nous rappelons encore à nos lecteurs qu'ils peuvent, en se groupant, obtenir des réductions sur le prix des abonnements (voir notre rubrique *avis divers* à la dernière page de couverture).

Enfin, toute personne nous envoyant son abonnement d'ici le 1er avril bénéficiera des différentes primes que nous avons l'intention d'éditer au cours de l'Exposition.

Rappelons le prix des abonnements : Paris, un an 14 fr. ; départements, un an 15 fr. ; étranger, un an 20 fr. Joindre un mandat aux demandes d'abonnement.

L'ADMINISTRATION.

La Course du Catalogue

Nous avons eu ces jours derniers une intéressante expérience faite par notre confrère Meyan avec la course dite du Catalogue.

Je ne vous en conterai point par le menu les péripéties, je vous fais même grâce du tableau de classement des six catégories; car il y avait six calégories, ce qui pour 25 partants n'est déjà pas trop mal. Aussi bien avez-vous pu lire tout cela un peu partout.

Mais il est de la course du Catalogue d'autres enseignements à tirer que ceux de savoir de combien de minutes A a battu Z et Y a été battu par K.

D'abord, me demanderez-vous peut-être, qu'est-ce que la course du Catalogue? C'est une course d'automobiles, mes amis, et non pas une course d'imprimeurs ou de marchands de papier. La Vélocipédie et l'Automobile ont ainsi des abrévations qui sont un peu, souvent beaucoup, trop souvent même, un langage à clef, autrement dit de l'hébreu pour les non initiés. C'est ainsi qu'il y a dans la vélocipédie une course dite du Livre, ainsi nommée parce qu'elle met aux prises les employés de l'industrie du Livre.

Il n'en est pas de même de l'infortuné Catalogue sur lequel nous épiloguons. Ce Catalogue est purement et simplement un moyen de classement.

Expliquons-nous. Vous savez déjà qu'il est inutile de mettre aujourd'hui aux prises des véhicules automobiles sans les avoir classés. Le seul critérium que nous ayons su trouver encore à l'automobile étant la vitesse obtenue, que voulez-vous que fasse, par exemple, une voiturette munie d'un moteur à ailettes de 3 chevaux ou même de 2 chevaux contre un de ces monstres à pétrole dont les quatre cylindres font plus de 20 chevaux et qui dépensent à l'heure plus de 10 litres d'essence? C'est comme si vous faisiez courir des pur-sang avec des petits ânes d'Afrique.

Et pourtant il ne faut pas seulement encourager l'industrie des grosses voitures. Elles sont superbes, ce sont des merveilles d'art et de construction, c'est entendu; mais enfin elles sont bien incommodes pour se promener dans Paris où il faut faire moins de 20 à l'heure. Elle coûtent cher, dépensent beaucoup, font des consommations de pneumatiques à faire frémir de joie tous les fabricants de chambres à air.

Au fond, en automobile comme en hippisme, l'avenir de la race est dans le demi-sang. Seulement, voilà le *hic*. Comment encourager le demi-sang automobile?

Des concours? Personne n'y va plus, ni public, ni concurrents. C'est trop savant, on n'y voit goutte.

Des courses? C'est clair, mais toujours le pur-sang battra le demi-sang sans compter qu'il y a la race que j'appelais tout à l'heure les bourriquets de l'automobile. Mettons si vous voulez les poneys pour ne pas vexer les constructeurs.

Vous aurez beau dire dans une course que M. X... arrivé 12e avait le plus faible moteur; le public ne connaît qu'une chose. Il a été battu. Quel est son vainqueur?

Pour l'empêcher d'être battu, il faut ne le mettre aux prises qu'avec des concurents à peu près de sa force.

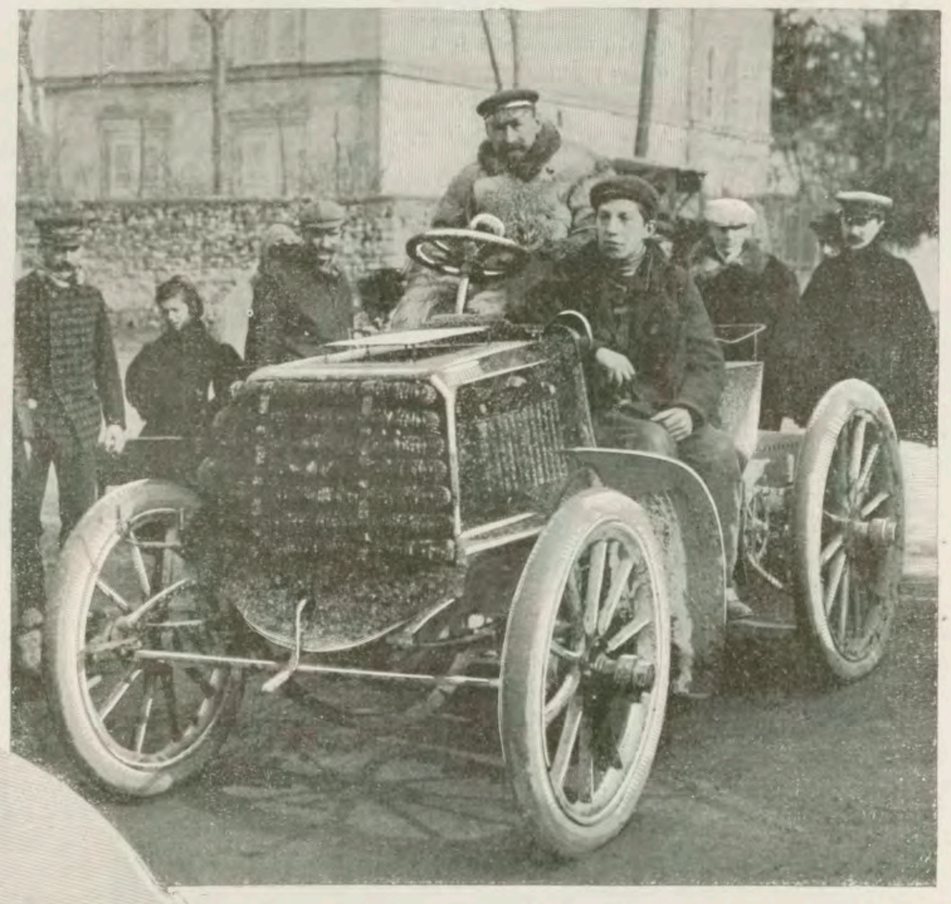
D'où les catégories.

Mais c'est ici que les difficultés commencent. Comment allons-nous classer? En nous basant sur quoi? Vous comprenez bien que chacun va essayer de se faire humble et chétif, afin d'être mis avec les moins forts et avoir plus de chance de les battre.

D'où lutte entre les concurrents et les organisateurs. Comment va-t-on essayer de sauver la justice et l'équité?

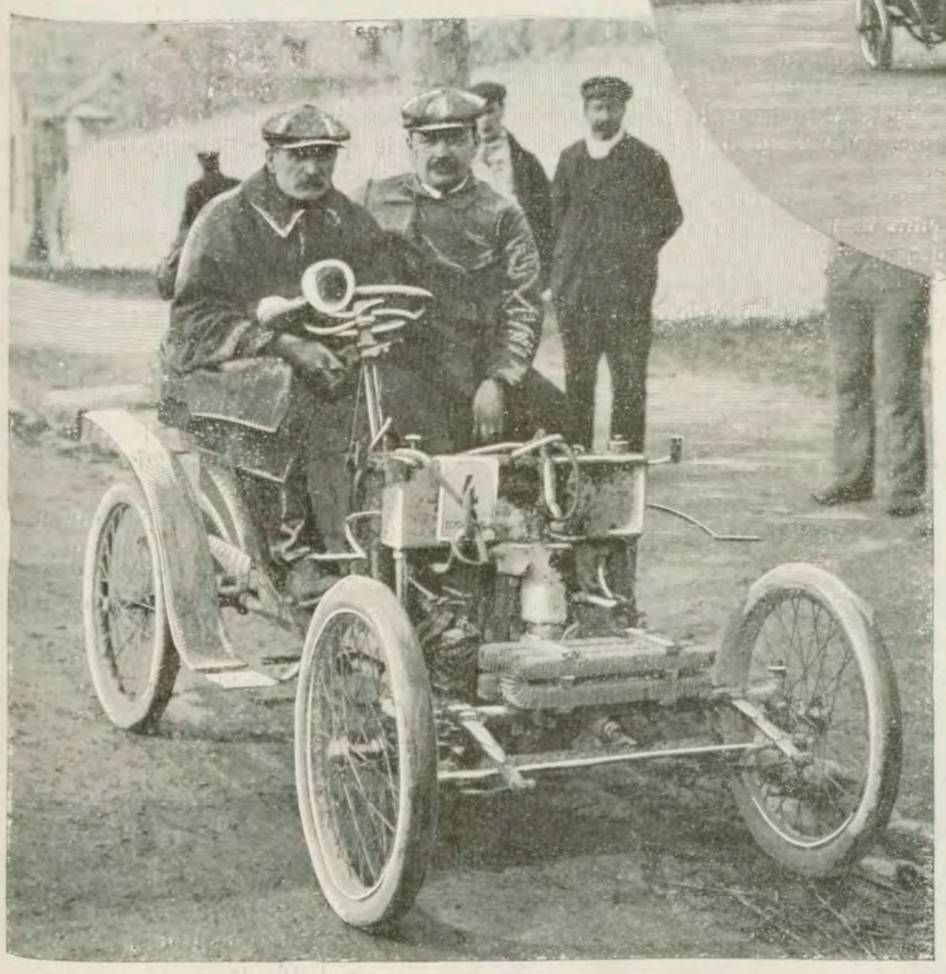
On a d'abord, comme dans la boxe, classé les concurrents par poids. Ce sont d'ailleurs, les modes de classement officiels, ceux qu'ont préconisés l'Automobile-Club de France et sa commission sportive.

De 0 à 400 kilos, voiturettes. Au-dessus de 400 kilos voitures. C'est bien ce n'est pas suffisant. Une voiture de 20 chevaux pèse environ 1200 kilos. L'aligurez-vous contre une voiture de 3 chevaux 1/2, par exemple, qui en pèse 420?



Girardot, gagnant de la classe F (voitures au-dessus de 15 000 francs) couvrant les 144 kilomètres en 2 h. 52 m. 2 s.

Girardot au virage de Melun. Un tournant à 50 kilomètres à l'heure.



Mercier, gagnant de la classe A (voitures au-dessous de 3000 francs) couvrant les 72 kilomètres en 2 h. 34 m. 49 s. On remarquera le numéro, fait d'une feuille de calendrier à effeuiller.

Et combien de trucs pour éviter d'être dans une classe, si vous voulez faire des classes par 200 kilos, 400, 600, 800, etc. On enlève toute la carrosserie, on fait courir des châssis.

Voici une autre classification : celle de la force des moteurs. C'est la meilleure en théorie. En pratique elle est inabordable. Comment allez-vous déterminer la force des moteurs? Ne la demandez pas au fabricant. Il vous répondra froidement 6 chevaux trois quarts, ce qui a l'avantage de la précision, mais rend assez mal compte de la valeur d'un moteur dont il espère tirer 15 chevaux et demi.

Prendrez-vous la surface des pistons? Mais il faudrait tenir compte également de leur vitesse. Et voyez-vous au départ ou à l'arrivée d'une course les commissaires faisant déshabiller un moteur pour le mesurer intérieurement?

L'organisateur de la course du Catalogue, notre confrère Meyan, a eu l'idée de demander cette classification au prix, et naturellement il a pris les prix (qu'on me passe le mot) portés au catalogue des fabricants.

Idée ingénieuse et qui a le mérite d'être claire. Elle s'adresse en effet à l'un de nos besoins les plus caractéristiques, celui de savoir le prix de ce que nous achetons et de classer les choses par leur valeur. De plus il est en général difficile de savoir les prix exacts en automobile. Tout le monde était donc enchanté.

La classification faite avait été d'ailleurs des plus précises. Il y avait en effet six classes de véhicules.

La première est pour les véhicules au-dessous de 3,000 francs.

Pour ce prix on peut avoir un léger cadre de voiturette muni d'un seul moteur à ailettes ou d'un minuscule moteur à eau. Le tout pèse dans les 250 kilos. Minimum de poids, minimum de frais. Évidemment ce n'est pas la roulotte rêvée pour un voyage de noces. Mais enfin cela marche et ce n'est pas cher. Six véhicules de ce type sont partis et tous les six sont revenus après avoir couvert 72 kilomètres. Joli succès pour ces Tom Pouce de l'automobile.

Dans la classe au-dessus, de 3000 à 6000, vient s'adapter le type de l'ancienne voiturette. C'est déjà plus confortable. On peut facilement être deux.

Appelez même cela, si vous voulez, une petite voiture, 500 kilos de poids environ. Six véhicules sont partis et quatre sont revenus. Regrettons simplement de n'avoir pas vu dans cette catégorie les voitures Darracq qui y auraient sans nul doute brillamment figuré.

La troisième catégorie de 6000 à 9000 francs comprend le type ordinaire de voitures, voitures de touristes naturellement. Il y a plusieurs places. Enfin c'est la bonne voiture qu'une expression vulgaire mais pittoresque appelle la voiture du père de famille. Poids 700 kilos.

La quatrième catégorie de 9000 à 12 000 est la simili-course. L'aspect extérieur de la voiture n'est pas trop modifié, mais il y a de forts moteurs, c'est la voiture de la course d'amateurs, de ce qu'on a appelé la catégorie touriste. Nous n'allons pas loin des 800 à 900 kilos.

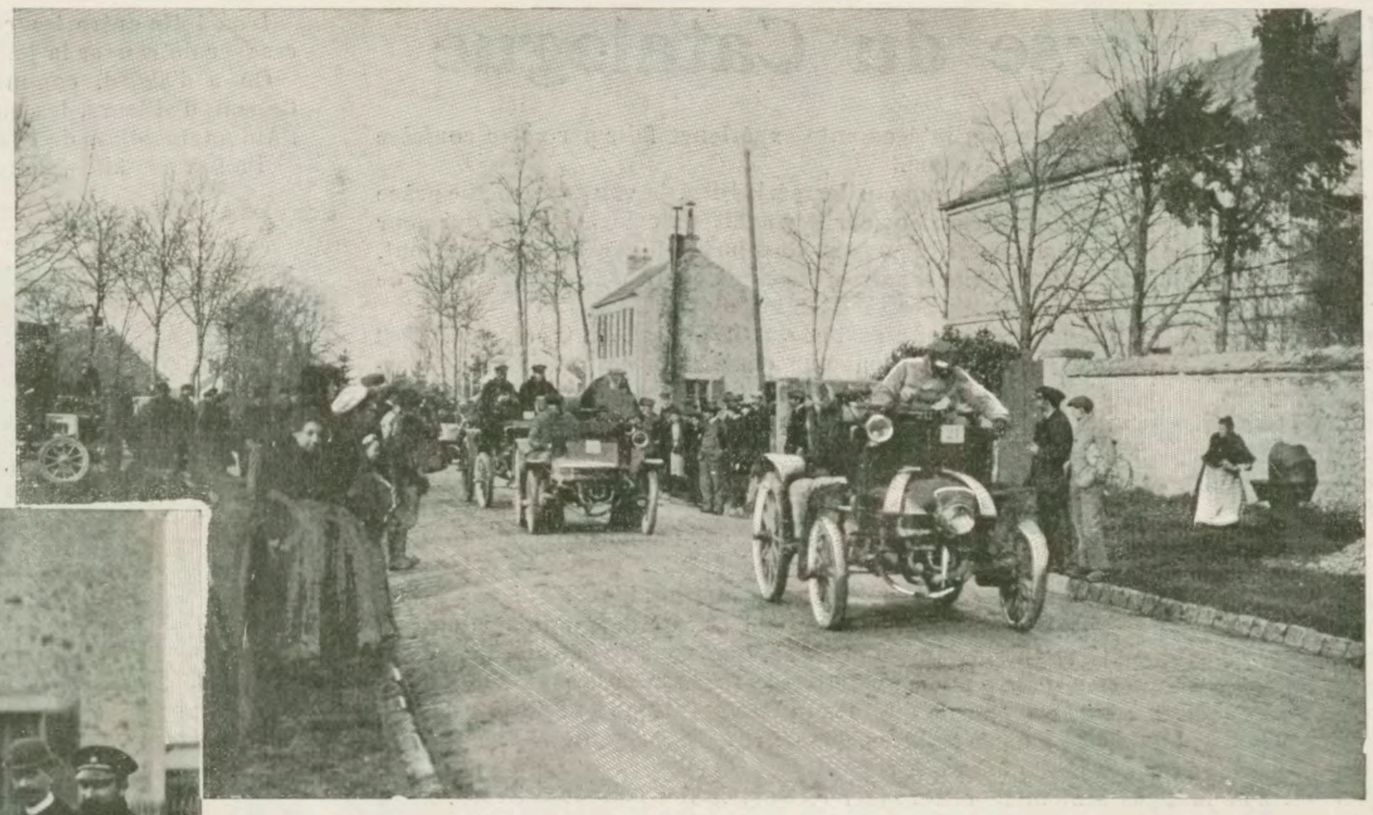
Les deux dernières catégories de 12 000 à 15 000 et au-dessus de 15 000 sont pour les voi-

tures de vraie course. Dans la première, celles dont la vogue n'est pas encore telle qu'il ne faille fixer un prix. Dans la seconde celles qui sont classées et dont le prix ne l'est point. Cela dépend du moment, de qui a gagné la dernière course et aussi de votre tête.

Le malheur, le gros malheur, c'est que là encore le fabricant est seul à classer lui-même son véhicule. Et dame s'il le diminue un peu de prix sur l'affiche, afin qu'il gagne la course plus certainement, et qu'il puisse vous le vendre plus cher après, c'est un sentiment trop humain pour qu'on puisse en blâmer personne.

(Clichés J. Beau, V. G. A.) GEORGES PRADE.

Léon Lefebvre, gagnant de la classe E (voitures de 12 à 15000 francs), 144 kilomètres en 3 h. 19 m. 37 s.



Un départ à Melun. La foule, peu nombreuse, parait singulièrement intéressée.

Omnium II

L'élevage français vient de faire une très grande perte : Omnium II, mort récemment, peut être considéré comme le meilleur cheval que nous ayons eu en ces derniers temps. Pendant les trois années qu'il est resté à l'entraînement, il s'est affirmé de grande classe. On est tenté d'abuser du mot « crack ». Omnium II seul, en ces dernières années, me paraît digne de cette appellation. Sa carrière est tellement glorieuse qu'elle mérite d'être retracée.

Il débute à deux ans par une victoire dans le prix d'Essai des Poulains Maisons. Il échoue ontre Fragola dans le Critérium international; mais la distance et le parcours coulant de Longchamp ne sont pas à la convenance du fils d'Upas; il ne montre sa réelle supériorité que dans le prix de la Forêt, un véritable critérium, mettant en présence les meilleurs deux ans avec d'excellents spécialistes. Ce succès est remporté dans un excellent style et laisse deviner le grand cheval que sera le jeune poulain de M. de Saint-Alary.

A trois ans, si j'excepte sa défaite par Merlin, défaite imputable à un manque de condition, il ne remporte guère que des victoires. Il gagne d'abord deux épreuves importantes, le prix Stuart et le prix Lagrange. Son propriétaire, qui a adopté, d'accord avec son excellent entraîneur, un plan de campagne, plan qui rappelle celui observé en 1885 avec Reluisant qui était également sous la direction de Rolfe, le réserve pour le prix du Jockey Club.

Dans cette course, le point de mire de tous les éleveurs et de tous les propriétaires, Omnium II remporte une victoire significative, que lui rallie tous les suffrages. Aucun doute ne peut plus subsister sur sa qualité et son aptitude à tenir la distance. Il acquiert, sans conteste possible, le titre de crack de la génération de 1892.

Aussi quand il se présente quinze jours plus tard dans le Grand Prix de Paris il part grand favori. L'avenir nous a appris que l'on ne devait attacher aucune importance à cette défaite radicale. Une grosse erreur de tactique est la cause de l'éclipse momentanée du fils d'Upas. A l'automne il fait plus que se réhabiliter, il s'affirme le meilleur de toutes les générations à l'entraînement. Avec la grosse surcharge, avec 59 kilos il bat de façon magistrale le Sagittaire, le Justicier, Cherbourg et Fragola.

Sa carrière de quatre ans est tout aussi brillante. Il remporte les épreuves classiques réservées aux vieux chevaux, le prix du Cadran, et le prix Bainbow, puis dans le prix Boïard il a facilement raison de ses adversaires jeunes et vieux.

L'automne lui est aussi favorable que le printemps.

Pour la seconde fois, il s'adjuge le prix du prince d'Orange et le prix du Conseil Municipal, battant dans la seconde course Trébons, Héro, Le Sagittaire, Calcéolaire, Champaubert, Monsieur Gabriel, Loudun et Montreuil, c'est-à-dire le dessus du panier. Puis la grande épreuve des stayers, le prix Gladiateur, est son apanage.

Je glisserai sur sa cinquième année. Il est atteint en plein travail d'une fluxion de poitrine, et il n'est plus lui-même. Son propriétaire commet cette grosse faute de le faire courir quand même. Cette résolution est peut-être la cause de sa mort si imprévue.

Comme on le voit, d'après le rapide aperçu de ses performances, Omnium II mérite d'être inscrit dans le livre d'or des grands chevaux, à côté des Ormonde, des Gladiateur, des Stuart, des Blair Athol, etc...

Il ne manque qu'un fleuron à sa couronne, c'est une victoire à l'étranger. Omnium II dont l'endurance, la résistance ne sont pas plus indéniables que la qualité, n'a jamais pu supporter un voyage un peu long.

Comme étalon, nous ne pouvons pas le juger, ses premiers produits n'ayant pas paru en public. On les dit forts et bien constitués. Je ne leur souhaite qu'une chose : c'est de se montrer dignes de leur illustre père.

RAYMOND ISABEL.

Cliché Goupil.)

Un grand cheval qui disparait : Omnium II, par Upas et Bluette, né chez M. Delattre.

Dans notre prochain numéro nous publierons un article illustré de notre collaborateur Raymond Isabel sur la vente de l'écurie Berteux.

A TRAVERS LES CHATEAUX DE FRANCE (1)

V

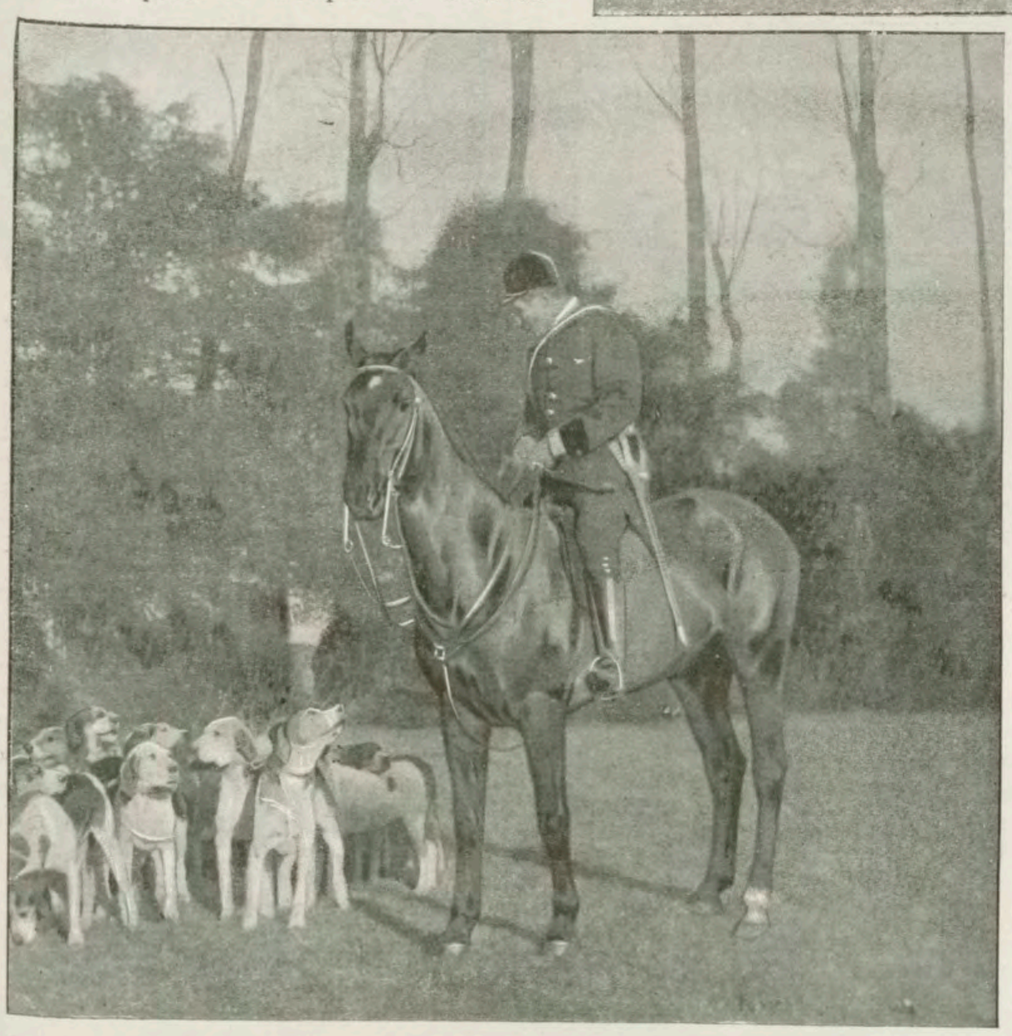
Dans le Morbihan

Chez le comte René de Beaumont

DANS notre excursion à travers les châteaux cynégétiques de la France, nous nous en sommes tenus, jusqu'à présent, aux plus connus des châteaux des environs de Paris. Aujourd'hui, quoique la saison ne soit pas très favorable, faisons un saut jusqu'en Bretagne, dans cette région si ancienne et si pittoresque, où la chasse aussi bien à courre qu'à tir a conservé un caractère tout à fait particulier.

Le pays, à mesure que l'on s'éloigne de Paris vers l'Ouest, semble être une terre promise pour les disciples de saint Hubert; l'abondance des gibiers de toute espèce est grande, mais leur poursuite et leur recherche deviennent de plus en plus difficiles: les forêts sont nombreuses, les bois se multiplient, mais leurs dimensions sont moindres: le sol, ondulé en tous sens, souvent détrempé, semé de sérieuses difficultés, les débouchés sont très pénibles à travers une série de champs clos de haies touffues et de solides échaliers.

La meute.



Le vicomte René de Beaumont en tenue de maître d'équipages.

Ces conditions, peu favorables au développement du cerf, ont amené la multiplication des équipages de chevreuils, dont quelques-uns ont poussé à un haut degré de perfection leur difficile et intéressante spécialité.

Du reste dans nos pays bretons la chasse cesse d'être un plaisir réservé de grand seigneur, pour devenir l'occupation, pour ainsi dire obligée, de la vie du gentilhomme campagnard.

Dans toute la région qui s'étend sur les départements du Finistère, du Morbihan, de l'Ille-et-Vilaine et du nord de la Loire-Inférieure, les forêts sont inégalement réparties, et par suite les équipages sont souvent obligés à des déplacements.

Parmi les veneurs bretons, un de ceux qui ont certainement poussé au plus haut degré la science de la vieille vénerie française est le comte René de Beaumont.

Homme de cheval émérite, nous le voyons chaque année à Nantes comme membre du Jury du concours hippique de l'Ouest; littérateur délicat, il écrit dans des journaux spéciaux de très fins articles sur les questions cynégétiques, et nous avons de lui des traductions de deux très intéressants ouvrages de l'auteur anglais S. Sydney, l'un la *Chasse à courre en Angleterre*, l'autre le *Livre du Cheval* (pur sang et demi-sang) qui font autorité en la matière. C'est de plus un aquarelliste distingué, et chaque année, aux salons de l'Hippique ou de l'Exposition Canine, les amateurs peuvent admirer ses tableautins d'une note toute spéciale et très moderne.

Le comte René de Beaumont est un type de parfait veneur, grand, fort, bien découplé, élégant cavalier et d'allure sympathique; c'est lui-même qui s'occupe de sa meute et de son chenil.

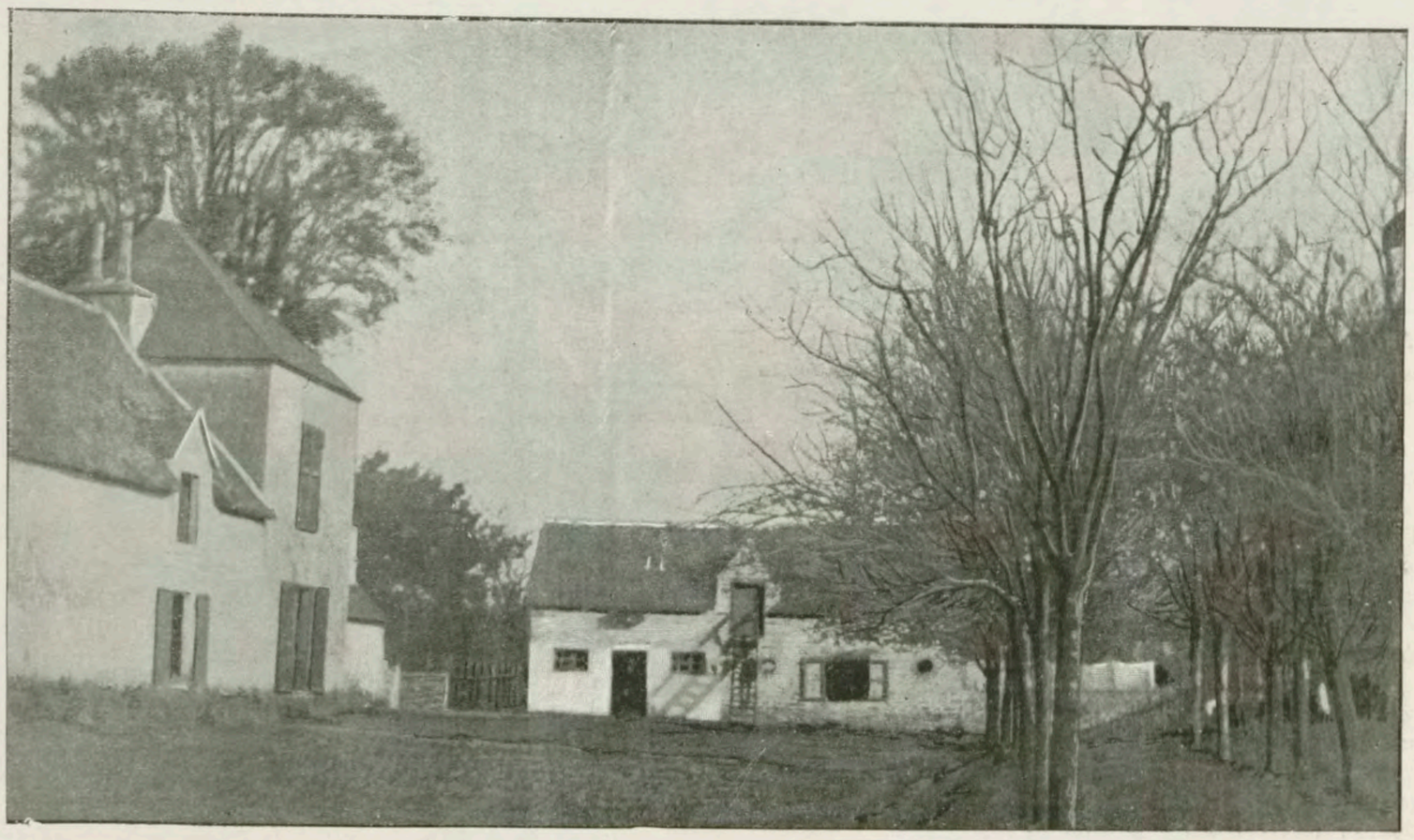
Tout l'hiver presque, il réside aux Terrasses, près d'Hennebont, dans le Morbihan et là il s'adonne, la saison durant, à son sport favori: la chasse à courre.

Son château, très ancienne construction bretonne, est à Plaçamen, près de Moelan dans le Finistère. Et c'est à plus de vingt lieues de là qu'est le chenil au manoir de Kerlagaden en Pluvigner, au centre du pays de chasse.

L'équipage du comte de Beaumont chasse principalement le chevreuil dans le Morbihan et parfois le cerf et le sanglier; il se compose de 35 à 40 bâtards poitevins et saintongeois ayant presque tous du sang des chiens de M. Levesque. L'élevage se fait au chenil, et dans ce pays difficile coupé de fossés, de talus, très accidenté, où les animaux de chasse sont très durs, les chiens vivent très vieux, et on trouve encore au chenil de Kerlagaden des anciens chiens de MM. Benoist-Champy, du baron Jacques de Vezins, du vicomte de Montsaulnin, du vicomte de Chezelles et du marquis de la Bourdonnais. Pour les chevaux, il faut également une très grande résistance, et l'on peut voir par la photographie que nous en donnons quel beau modèle, élégant et solide, est le cheval que monte habituellement dans ses chasses le vicomte René de Beaumont.

L'équipage est suivi par un piqueur Victor Lassausse, et un valet de chiens à pied. En veneur accompli, le vicomte de Beaumont dirige lui-même son équipage dans la plupart de ses chasses et déplacements.

PAUL MÉGNIN.



Le chenil du manoir de Kerlagaden à Pluvigner.

(1) Voir le N° 66.

Le Meeting de Pau

Première Journée

Où ne pleut-il pas? Nos lecteurs de la capitale savent en quelle boue depuis quelque temps ils pataugent. En province, on signale partout des tempêtes, des sinistres, des inondations. C'est l'eau partout, diraient des joueurs de dominos facétieux, si bien partout, qu'à Pau même, à Pau, dernier refuge du soleil, le rideau noir des journées sombres a recouvert le ciel, généralement si purement bleu,

Et les pauvres chauffeurs parisiens — qui se félicitaient d'aller en un pays ou les garde-crotte de la voiture, enfin, pourraient être enlevés — ont dû perdre leurs illusions. La première journée du meeting automobile a été déplorablement mouillée. Les plus navrés n'ont pas encore été tant les concurrents ni même les sportsmen que l'attrait du spectacle seul attirait que les organisateurs des courses, dont l'amabilité charmante et la constante obligeance ont aisément contrebalancé la mauvaise humeur du temps. Mais, on peut le voir, si la pluie a pu amener quelques abstentions parmi les coureurs, elle n'a pas empêché la *Vie au Grand Air* d'avoir, des différentes péripéties de cette épreuve initiale, de fort jolies et de très nettes photographies. On nous excusera bien de faire remarquer, pour une fois, l'habileté de notre opérateur. Mais réellement tous ceux qui ont assisté à ce départ sous un déluge seront stupéfaits des résultats obtenus. Public d'ailleurs assez nombreux, et parmi lequel les personnalités sportives assidues à ce genre de manifestations ne manquaient point. Citons la plupart des membres de l'Automobile-Club-Béarnais, tous gens fort aimables que président M. Thorn et le comte Nitot; puis le baron Séguier, MM. Doux, préfet des Basses-Pyrénées, A. de Gontaut-Biron, le comte O'Gornan, Duplan, Airault, Bastellica, Firmin Blanc, le comte de Franqueville, le comte de Saint-Hilaire, sir Alfred Nugent, Meyan, de Segueer, Suberbie, notre directeur Pierre Lafite, Maillon, Calvenhac, colonel Durly, etc. Le monde des constructeurs avait envoyé peu de représentants, mais beaucoup de directeurs de maisons, comme M. Darracq, par exemple, ont été retenus à leur usine à cause du peu de temps qui nous sépare de l'Exposition, et de la hâte qu'il faut apporter à la construction des modèles qui y figureront.

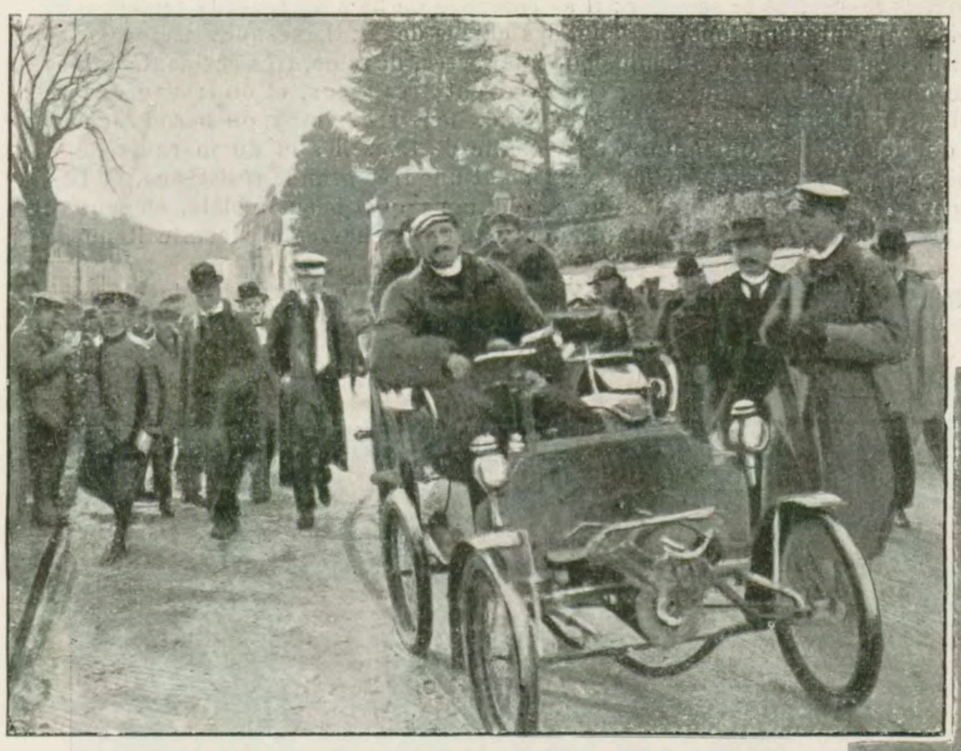
La course se disputait sur l'itinéraire Pau-Peyhehorade et retour, ce qui représente un ruban de route long de 140 kilom. L'absence de R. de

Vue d'ensemble du départ prise par grande pluie.

heure d'avance. Et puis, croyez-vous que le vexant personnage qui fait la pluie et le beau temps imagine une fois de plus de faire le beau temps après la pluie, après les courses, alors qu'il eût pu par hasard déroger à la règle et donner le soleil aux concurrents du matin et laisser la pluie pour le soir, pendant la représentation de *Lakmé*. Une simple interversion de facteurs c'était si simple

J. Amy.

(Clichés Trézerel.) (*A suivre.*)



Tart, gagnant du Prix de l'Automobile Club (voiturettes), couvrant le parcours en 4 h. 20 m. 20 s. sur sa voiturette Clément.

Knyff a permis à Pascault pilotant une quinze-chevaux de battre les douze chevaux de ses concurrents et de couvrir l'étape en 2 h. 41 m. 44 s. La force du moteur n'a pas donné d'aussi heureux résultats pour les motocycles: tous, en effet, sont restés en panne, plus ou moins loin cela est vrai, mais en panne tout de même. Et ce n'est pas ce qu'on demande à un véhicule quelconque, fût-il à trois roues, fût-il à pétrole, fût-il à moteur puissant.

M. A. Clément a gagné le « Prix des Cercles » réservé aux voitures à 4 places d'un poids supérieur à 400 kilos (il y a peu de voitures à 4 places pesant moins, d'ailleurs).

Les « six places » ont donné l'occasion à Barbereau-Bergeon de se classer en tête de cette catégorie.

Enfin les voiturettes se sont mesurées aussi: celle que pilotait Tart — un ex-mototricycliste — a gagné avec une

M. Pascault, le gagnant du prix de la Presse (voitures au-dessus de 400 kilos), couvrant le parcours de Pau-Peyhehorade et retour (144 kil.) en 2 h. 41 m. 44 s. sur sa voiture Peugeot de 15 chevaux.

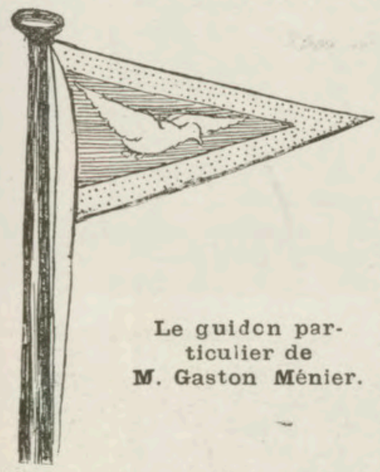
Les Grands Yachts Français (1)

II

LA " JULIE "

Ce yacht, d'une finesse et d'une élégance extrêmes, appartient à M. Gaston Ménier, député de Seine-et-Marne, et s'il n'est pas l'un des plus grands, il est certainement l'un des plus rapides de notre flotte de plaisance.

C'est un steam-yacht en acier de 100 tonneaux construit en 1883 à Erith, par MM. Shuttleworth et Chapman, sous la surveillance de M. Ménier, et qui est absolument réussi aussi bien dans l'ensemble que dans les moindres détails.



Le guidon particulier de M. Gaston Ménier.

La *Julie* mesure 35 mètres de longueur totale, 30 mètres à la flottaison, 4m.30 de largeur, et a un tirant d'eau de 2m.45. Il est gréé en goélette. La coque est construite à bordages unis; membrure, cornières, plaques, quille, tout est en acier de la Landose Siemens Co; la cage de l'hélice est forgée à une seule pièce avec l'étambot par la même maison. Il y a cinq compartiments étanches.

La machine est une véritable « merveille d'horlogerie ». Elle est du système Compound, type à pilon à grande vitesse, sur colonnes en acier, à deux cylindres. A part ces cylindres qui sont en fonte dure, toutes les pièces de la machine, sans exception, sont en acier forgé et en bronze phosphoreux. L'arbre coudé, forgé d'une seule pièce à la Volton Steel Co, est un morceau tout à fait remarquable; il est tourné dans la masse, de même que toutes les bielles, coulisses, etc. Le condenseur à surface est en cuivre et les tubes en métal Muntz.

Les chaudières tubulaires, du type locomotive, sont au nombre de deux et en acier. Les deux générateurs à foyer carré qui étaient primitivement à bord ont été changés en 1899 et remplacés par deux générateurs du système Niclausse de 92 mètres de surface totale de chauffe, avec grilles de 3m.40 de surface totale et alimentation automatique. Un ventilateur de 1m.20 de diamètre, mû par une machine spéciale, refoule l'air dans la chambre de chauffe, qui peut être close, et provoque un tirage artificiel énergique. La prise d'air fournie par ce ventilateur aux deux générateurs qui développent l'énorme puissance dont dispose ce yacht se fait par une manche à vent en cuivre rouge poli, de grandes dimensions, placée en abord du pont, sur tribord. La machine de la *Julie* développe en grande marche 750 chevaux indiqués et lui donne une vitesse de 15 nœuds et demi et plus.

Les aménagements, parfaitement compris, occupent les deux tiers du navire. Les « appartements » sont sur l'avant et comprennent : la chambre du propriétaire, trois chambres d'amis, un grand salon et les W.-C. L'accastillage est en teach et frêne moucheté de Hongrie, les meubles, canapés et lits sont recouverts avec des toiles de Jouy. A l'arrière se trouvent le carré des officiers, les chambres du capitaine et du chef mécanicien, le poste d'équipage et un W.-C. Il existe en outre, sur le pont, un rouff dont les banquettes sont recouvertes en cuir de crocodile d'un très bel effet.

M. Gaston Ménier, député de Seine-et-Marne, propriétaire du steam-yacht *Julie*.

Le yacht est entièrement éclairé à l'électricité et pourvu d'un puissant projecteur Mangin. Il est armé d'un canon Hotchkiss placé sur l'avant et porte deux embarcations, dont une à vapeur. Son équipage se compose de deux officiers et neuf hommes.

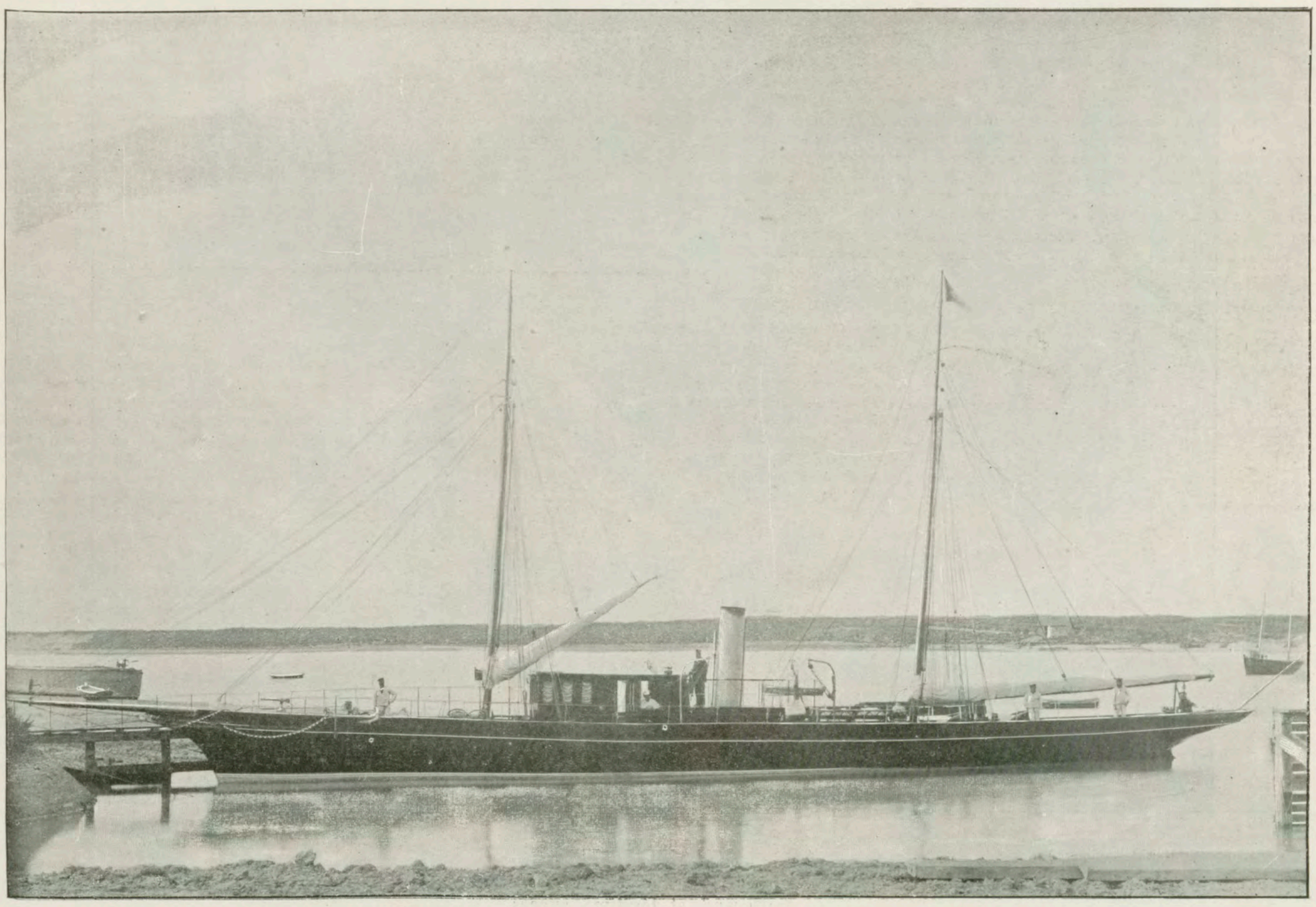
M. Gaston Ménier a fait à bord de son yacht de nombreuses croisières en Hollande, en Angleterre et sur les côtes de France; il a fait aussi de fréquentes excursions de chasse et de pêche. Mais la *Julie* n'est pas uniquement, pour lui, un bateau d'agrément, il s'en sert aussi pour satisfaire son goût pour la science. M. Gaston Ménier est, en effet, un ingénieur distingué et un infatigable travailleur, et il s'est livré à bord de son yacht à d'intéressantes études sur la résistance et la stabilité des navires ainsi que sur le filage de l'huile à la mer.

Tout le monde a entendu parler des effets vraiment surprenants produits par ce liquide qui, momentanément, apaise les mers les plus furieuses. Le propriétaire de la *Julie* a imaginé, pour distribuer l'huile autour d'un navire, un appareil qui fonctionne automatiquement et dont il a donné la description, avec plan, dans le journal *Le Yacht* (no du 30 juillet 1887) auquel nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui désireraient avoir de plus amples renseignements sur cette curieuse et intéressante question.

La *Julie* est attachée au port du Havre. Elle bat le guidon de l'Union des Yachts Français, dont son propriétaire est membre fondateur. Le guidon particulier de M. Gaston Ménier est triangulaire avec une mouette sur fond bleu encadré de jaune.

HENRI PHILIPPE.

(1) Voir le numéro 57.



Le steam-yacht *Julie*, de 100 tx, à M. Gaston Ménier, dans le port privé de MM. Ménier frères, à Dives.

(Cliché Reutlinger.)

Mlle DOLLEY,

Qui vient de faire ses débuts au Châtelet, dans le rôle de Nadia Fédor, de *Michel Strogoff*, où sa grâce et son charme lui ont valu un grand et légitime succès.

L'Équipe d'association du Havre-Athletic-Club, champion de France en 1899.

Meyer — Ferris — W. Mason — A. Wildes — Taylor
Sewis — C. Wilkes — F. Mason — Muir
Quigard — Carré — Bacquart

L'Équipe de Rugby du Havre-Athletic-Club.

Walker — Gobet — Montandon — Houldy — Laurence — Currie
Derode — Carré — Mason — Prévoteau — De Neuflize
Meyer — Cornaille — Lewis — Briant — Wood

Nos Equipes de Football *(Suite[1])*

Par sa proximité avec l'Angleterre, avec laquelle il est en relations continuelles, le Havre est une ville où les sports athlétiques sont très en vigueur. Le football, en particulier, y fleurit sous toutes ses formes et le Havre-Athlétic-Club compte deux équipes premières de rugby et d'association qui ne craignent pas la comparaison avec nos meilleures équipes parisiennes.

L'équipe d'association a même l'honneur insigne de détenir le titre de champion de France. Il est juste de dire que ce titre, elle l'obtint dans des conditions toutes particulières auxquelles nous avons déjà eu l'occasion de faire allusion. En fin de saison, l'U. S. F. S. A. décida que le Club champion de Paris devait se mesurer avec le champion des départements pour le titre de champion de France. Le Club Français, qui venait de faire une saison très dure, refusa de risquer sa réputation dans une rencontre dont le succès ne pouvait guère l'augmenter et le Havre-Athlétic-Club devint champion de France sans avoir joué aucun match. Son équipe n'en est pas moins une équipe excellente avec laquelle il faudra compter cette année.

L'équipe de rugby est aussi de tout premier ordre. Elle compte d'excellents joueurs comme Muir, Lewis et Laurence ; elle était considérée comme le mystérieux outsider du championnat de France. Mais sa rencontre avec le Stade Français il y a trois semaines a prouvé qu'en toute occasion elle devait baisser pavillon devant le vieux Club parisien. A noter que l'équipe renferme deux membres du R. C. F., Klingelhoefer et de Neuflize.

L'Athletic-Club du XVI^e^ arrondissement, une excellente équipe professionnelle d'association.

L'Olympique, ex Football Club de Marseille, est aussi une équipe qui compte. Le fait qu'elle est champion du littoral ne suffisait pas pour attester sa valeur, étant donné le petit nombre de concurrents. Mais elle a déjà donné d'autres preuves. Son capitaine, le fameux Trois-Quart Bouisson en a fait un team redoutable.

Nous n'avons donné jusqu'ici que des équipes d'amateurs. Mais, nous l'avons dit, il existe une association, la Fédération des Sociétés Athlétiques de France, qui dirige le sport professionnel. L'Athlétic-Club du XVI^e^, dont nous donnons aujourd'hui une photographie, vient en tête du classement des équipes secondes de cette Fédération.

Enfin, l'Union Carlovingienne, Association athlétique du lycée Charlemagne, que l'on trouvera ci-dessous est une des meilleures équipes scolaires d'Association. Elle vient en tête du classement du championnat interscolaire.

(A suivre.)

MARCEL VIOLLETTE.

(1) Voir le numéro 75.

L'Union Carlovingienne (association). **Équipe du Lycée Charlemagne, une des meilleures équipes scolaires.**

L'Équipe de Rugby de l'Olympique de Marseille, Champion du littoral.

Baur — Regairaz — Richard — Louit — Antonelli
Dard — Marque — Gilly A. — Bouisson (cap.) — Gilly L. — De Montmirail (président.)
Naegely — Mouren — Barthelot — Durst

Les Théâtres

BOUFFES-PARISIENS : *La Belle au Bois dormant*, opéra-comique en trois actes et huit tableaux de MM. A. Vanloo et G. Duval, musique de M. Charles Lecocq. — THEATRE-FRANÇAIS : *Diane de Lys* de Alexandre Dumas fils. — AMBIGU : *Moineau Franc*. drame en cinq actes et huit tableaux de MM. E. Gugenheim et G. Le Faure.

Lundi 26 février.

A la veille des Jours Gras, les affiches se renouvellent. Sans l'avoir fait avec éclat elles auraient certes pu le faire avec encore moins d'honneur. Mais n'est-il pas un peu triste que parmi toutes ces pièces la seule qui ait brillamment réussi soit une reprise? Reprise d'un maître il est vrai, mais reprise d'une œuvre datant de cinquante ans! Le théâtre est-il en décadence? non ; seulement *Diane de Lys* fut faite avec le seul souci de faire une bonne pièce, sans préoccupation immédiate, tandis qu'il est trop visible, dans les autres, que le souci de plaire a entrainé leurs auteurs dans la pernicieuse voie. Le talent de Dumas y est bien pour quelque chose! Mais cela aussi, croyez-le.

L'idée de tirer de la *Belle au Bois dormant* un sujet d'opéra comique peut paraître au premier abord excellente. Le titre est charmant, l'histoire est populaire, le cadre est suffisamment souple pour la musique. Si l'on y regarde de près, pourtant, ce conte bleu n'est point si parfait. Il est trop court, il manque d'action. Si peu qu'il en faille à la musique, il en a *moins !*

Wagner, lorsqu'il a traité ce même sujet dans *Siegfried* — trouverait-on la comparaison irrévérencieuse? — a eu bien soin de le fondre dans sa légende et de faire ce radieux premier acte de jeunesse, l'acte enchanté de la forêt et les sévères beautés de Wotan-Erda. Et voilà le conte renforcé, dramatisé, nourri et fertile.

Les librettistes de M. Charles Lecocq se sont trouvés devant la même nécessité. Malheureusement, l'invention de leur choix n'est pas aussi heureuse — sans reproches bien entendu !

Ils ont imaginé deux princes Charmant, un vrai et un faux. C'est la substitution d'enfant de l'Ambigu, faite autrement; il ne s'agit que de s'entendre, on en rit ou on en pleure.

Connaissant les divers périls qui attendent l'éveilleur intrépide, le faux prince Charmant ne se sent guère d'enthousiasme pour cette expédition. D'autant que l'affreux Taupier — sorcier funeste — lui peint les dangers qu'il court sous les plus noires couleurs.

Mais la bonne fée Aurore est là aussi. Elle donne au prince un compagnon, Olivier, qui l'aide dans sa délivrance. Naturellement, Olivier c'est le vrai prince Charmant et c'est lui qui épouse, à la fin, la belle réveillée Loyse.

La musique de M. Charles Lecocq est toujours exquise, fine, légère, distinguée, sans une trivialité ni un manque de goût. Et la pâte musicale est d'un vrai musicien de savoir et de talent.

Mmes de Hally et Tariol-Baugé sont de fort jolies fées et chantent avec goût. MM. Jean Périer et Lamy sont parfaits. Mise en scène charmante, aux déshabillages les plus galants et les plus suggestifs.

♣

Si le signataire habituel de ce feuilleton, Auguste Germain, était à cette place où l'on s'efforce, à défaut de sa gaieté si avisée, d'être consciencieux et probe, il vous dirait sans doute l'un des plus agréables et vibrants souvenirs de sa jeunesse : *Diane de Lys*. Non pas qu'il l'ait vu jouer en 1854 ! Non. Au contraire, à cette époque, Auguste Germain n'existait pas encore. Cela se passait vers 1882 ou 84, et *Diane de Lys* n'était plus jouée depuis longtemps. Nous la lisions et nous la relisions toujours. Elle fit bien souvent le sujet de nos conversations de jeunes gens. Cette œuvre nous troublait et nous pénétrait. Elle nous pénétrait par la chaleur d'amour sincère qui en fait le plus grand mérite. Elle nous troublait par sa noirceur, sa désespérance.

Car enfin, il n'y a que des gens malheureux là-dedans ! Maximilien lui-même, malgré son insouciance, est-il si satisfait de la vie? Le sera-t-il, surtout, lui qui est cause de tout par sa légèreté? Comme René le Natchez, ou comme Siebel, cet aimable Maximilien paraît devoir flétrir tout ce qu'il touche et faire mourir tous ceux qu'il approche. Il y a là de quoi avoir une vieillesse morose.

Vous ferai-je l'injure de vous raconter *Diane de Lys*? Vous l'avez lue certainement, — peut-être moins qu'Auguste Germain, mais suffisamment, j'en suis sûr. Et puis Mlle Brandès y débuta, il y a une dizaine d'années, au Vaudeville. Elle y était plus amoureuse, plus ardente que Mlle Bartet. Mais elle y avait moins de grâce, moins de légèreté, moins de profondeur. Or l'amour de Diane n'est pas un amour sensuel — purement sensuel du moins. Lorsque Paul Aubry meurt, il n'a jamais que baisé les mains de celle qui l'adore Et combien de fois, encore? Une dizaine tout au plus. Oh! sans doute, ces deux êtres s'aiment absolument, on les sent prêts aux sacrifices les plus grands pour être l'un à l'autre. C'est un de

(Cliché Cautin et Berger.)
M Renaud, de l'Opéra.

ces amours contre lesquels on ne lutte pas et, le mari ne voulant pas l'admettre, il prend le seul parti qui soit sage : tuer l'un des protagonistes.

La Fatalité est dans *Diane de Lys* comme dans les drames antiques. Je parlais tout à l'heure de René le Natchez. Ce n'est point par hasard. Des œuvres comme *Diane de Lys* sont issues directement de cette littérature-là.

L'interprétation est excellente. Mme Bartet est purement et simplement admirable. C'est la grâce et l'émotion mêmes. Et quelle légèreté au premier acte! C'est de l'art le plus grand. M. Albert Lambert, qui pouvait tomber dans l'emphase, qu'il ne déteste point, a voulu rester simple et il a obtenu un des plus loyaux succès de sa carrière. M. Leloir n'est que bon dans Taupin. Les autres sont inutiles à nommer. Mais ce que l'on doit louer sans réserves, ce sont les toilettes féminines et masculines. Comment avons-nous pu renoncer à nous habiller ainsi? Et qui donc nous rendra ces vêtements-là? Je vais envoyer, la semaine prochaine, une loge à mon tailleur. Faites-en autant.

♣

Moineau franc est un drame des plus classiques. A tel point qu'on se demande pourquoi on l'a joué. Il eût été beaucoup plus simple d'en reprendre un vieux. Pourquoi, d'ailleurs, joue-t-on des drames nouveaux? Ne sont-ce pas toujours les mêmes ? Il y a donc des gens qui y voient des différences? N'y a-t-il pas toujours un enfant perdu? N'y a-t-il pas toujours un « homme de loi » criminel? Une vieille dame assassinée? Un jeune fêtard qui devient criminel par entraînement? Une femme diabolique? Un brave gendarme? Un excellent curé, ancien soldat? Un brave ouvrier, honnête mais un peu niais? Deux jeunes tourtereaux dont le sort dépend de la découverte de l'assassin? Quelquefois la vieille dame est un vieux monsieur, le jeune fêtard est sa sœur, l'huissier un avoué ou réciproquement, le curé un médecin ou un pasteur, les amoureux un frère et une sœur ou un soldat blessé à Reischoffen, mais ce n'en est pas moins toujours la même chose. Voyez plutôt.

Une vieille dame, Mme Brissot, a fait un testament par lequel elle déshérite nommément son neveu Castel, même dans le cas où son fils Jules, qui a disparu, viendrait à ne jamais être retrouvé.

Cela mécontente fortement Mme Robiquet qui a prêté plus de vingt mille francs à Castel. Pas d'héritage, pas de remboursement. Il faut que Castel hérite.

Qu'à cela ne tienne! A l'Ambigu rien n'est plus simple. D'ailleurs qui résisterait? Mme Robiquet, comme par hasard, a la même écriture que Mme Brissot ; et elle n'en profiterait pas? Elle en profite. A l'instigation du clerc du notaire chez qui le testament Brissot est déposé, Mme Robiquet fabrique un nouveau testament que l'on substitue à l'autre dans le coffre-fort.

Mais patatras! voilà que Mme Brissot qui allait mourir dans la huitaine, guérit. Elle va venir évidemment réclamer son testament (est-ce si évident?) pour le changer et on s'apercevra du faux. Il faut que Mme Brissot meure. Castel l'attend « au coin d'un bois » et la tue. Mme Brissot ne saurait mourir, vous vous en doutez, sans faire quelques gestes égarés qui, pour des policiers malins ne font aucune espèce de doute : l'assassin, c'est le plus honnête homme du monde, celui que personne ne soupçonnerait, le brave gendarme. Tout le monde peut avoir assassiné la dame, excepté ce gendarme ; naturellement c'est lui qu'on arrête.

Il semble donc que Castel va hériter. Mais le vice ne peut être récompensé. Au moment précis où Castel va passer à la Banque, on apprend que le fils de Mme Brissot est retrouvé et ce fils, ce serait Julot, dit Moineau-Franc.

Julot est un gamin de Paris, brave enfant recueilli un jour par un serrurier : le père Constant, qui l'a élevé en honnête homme. Julot a pour tout métier de chanter dans les rues et chez les mastroquets les chansons parisiennes à la mode. Petit moineau de Paris, il vit des miettes de chacun, pépiant et picorant. C'est un moineau-franc.

Naturellement Julot a gardé, du temps où il vivait chez sa mère, des bijoux révélateurs. Il n'y a pas de doute, il est le fils de Mme Brissot. Qu'à cela ne tienne! Castel, le clerc de notaire et Mme Robiquet le supprimeront.

Mais au moment où Castel va précipiter Julot du haut du talus sur la voie du chemin de fer où passe le Sud-Express, apparaît un grand fantôme noir : c'est le curé de Draveil, l'abbé Gérard. Ancien soldat, doué d'une force peu commune, l'abbé lutte avec Castel. Celui-ci tombe enfin sur la voie où il est coupé en deux. On retrouve sur lui les papiers qui prouvent son infamie et celle de Mme Robiquet. Julot devient riche et, de son existence passée, gardera la pitié et l'amour.

Ce drame est très bien joué. Moineau-Franc c'est Mlle Georgette Loyer, l'un des « deux gosses ». Elle manque seulement d'un peu de conviction. Elle a l'air préoccupé. Qui sait, peut-être, ce soir-là, avait-elle des peines?... L'affreuse Mélanie Robiquet, c'est Mme Renot, la traîtresse par excellence et, voyez comme ça s'arrange mal, femme de M. Renot qui est destiné à ne jouer que les braves gens. Qui sait? l'amour a dû venir par l'habitude d'être toujours ennemis ! Mlle Andrée Méry est une charmante ingénue.

Léon Noël est et restera toujours un des meilleurs acteurs de drame que nous ayons. Plein de dignité et de chaleur, il entraîne toujours l'émotion. M. Castillon est en très grand progrès. Quant au débutant M. Pollet son visage sympathique et sombre le destine fatalement aux rôles de criminels malgré eux pour lesquels celui de Castel lui a fourni un bon début.

La mise en scène est soignée. Le public du lieu s'y plaira.

INTÉRIM.

Le Gérant : JARRIGE.

6441. CORBEIL. — Imprimerie ED. CRÉTÉ.